

Kafka raconte sa vie au bureau

Alors qu'il avait indiqué qu'il souhaitait que son œuvre non publiée soit détruite, paradoxalement, Kafka est un des rares auteurs dont la quasi intégralité des textes sont aujourd'hui rendus publics, y compris ses journaux intimes, les lettres qu'il adressait aux femmes qu'il a aimées ou à ses amis ou à son père, même si s'agissant de ce dernier, il s'est bien gardé de la lui envoyer. Ce qui a justifié cette publication, contre l'avis de son auteur, c'est évidemment l'immense qualité littéraire de ces écrits et le fait que Kafka en sort grandi de la complexité et la richesse de son humanité.

Les textes ci-dessous sont extraits de sa correspondance avec Felice Bauer. Il avait rencontré cette jeune femme en août 1912 chez les parents de Max Brod et décidé presque aussitôt qu'il en ferait sa femme. Il lui écrira souvent tous les jours, parfois plusieurs fois par jour, pendant cinq ans, de septembre 1912 à octobre 1917.

Sténotypiste, Felice Bauer travaillait à Berlin dans la société Carl Lindström.

23/10/1912 (*Sur papier à en-tête de la Arbeiter Unfall Verischerungs Anstalt, la Compagnie qui emploie Kafka*) « Et quand mes trois directeurs feraient cercle autour de moi pour voir ce qui sort de ma plume, il faut que je vous réponde immédiatement, car votre lettre est tombée sur moi comme si elle descendait de nuages qu'on a scrutés en vain pendant trois semaines (mon souhait vient justement de se réaliser en ce qui concerne mon supérieur immédiat). »

29/10/1912 « Je n'écris plus au bureau car mon travail se révolte contre les lettres que je vous adresse, preuve que mon travail m'est étranger de bout en bout, sans aucune idée de ce qui m'est indispensable. »

1/11/1912 « Mon Dieu ! Pas un instant de répit au bureau même en ce jour de fête où je suis de garde, les visiteurs se suivent comme un petit enfer déchainé »

« le bureau est une horreur »

« Récemment, il y avait dans un couloir que j'emprunte tous les jours pour aller chez mon secrétaire le brancard sur lequel on transporte des dossiers et des imprimés et chaque fois que je passais devant, il me semblait que ce brancard était fait principalement pour moi et qu'il attendait de me recevoir »

« je ne suis pas seulement fonctionnaire, mais également fabricant. Mon beau-frère a en effet une fabrique d'amiante, je suis son associé (...) Cette fabrique m'a déjà causé assez de souffrances et de tracas, dont je ne veux pas parler maintenant ; en tout cas, je la néglige depuis longtemps autant que faire se peut (c'est-à-dire que je la prive de ma collaboration qui est du reste inutilisable) et cela ne va pas trop mal »

2/11/1912 (*Sur papier à en-tête de la Arbeiter Unfall Verischerungs Anstalt*) « Je suis heureux (pour les cas où je ne tape pas moi-même à la machine, ce que je ne fais qu'exceptionnellement) de pouvoir dicter à quelqu'un de vivant (c'est le principal de mon travail) qui de temps en temps, justement quand il ne me vient rien à l'esprit, somnole ou s'étire un peu ou bien encore allume sa pipe et me donne ainsi le temps de

regarder tranquillement par la fenêtre. Ou bien lorsque je le morigène comme aujourd'hui par exemple, parce qu'il tape trop lentement, me rappelle pour m'apaiser que j'ai reçu une lettre »

« Je n'ai pas un grand plaisir à vous décrire mon travail de bureau. En soi, il n'est pas digne d'être porté à votre connaissance, mais il n'est pas digne d'être décrit dans une lettre car il ne laisse, pur vous écrire, ni temps, ni répit »

14/11/1912 « Aujourd'hui au bureau, j'étais le plus calme des hommes (...) Pense un peu, j'ai bonne mine ; il y a toujours quelques personnes au bureau qui se font un devoir d'examiner chaque jour la mine que j'ai. Ce sont elles qui ont dit cela »

15/11/1912 (*Sur papier à en-tête de la Arbeiter Unfall Verischerungs Anstalt*) « J'aurais vraiment pu être tranquille, et rien n'était plus explicable que le manque de lettre aujourd'hui. Mais qu'est-ce que je fais ? Je cours en tous sens dans les couloirs, je regarde les mains de tous les huissiers, je donne des ordres inutiles, rien que pour pouvoir envoyer quelqu'un en bas au courrier (car je suis au 4^o, le courrier est trié en bas, les ouvriers qui portent les lettres ne sont pas ponctuels, en outre, nous avons des élections directoriales, le courrier est énorme, et jusqu'à ce qu'on ait tiré ta lettre de ces tas idiots, moi en haut j'aurai eu le temps de mourir d'impatience), par méfiance contre le monde entier, je finis par descendre moi-même et naturellement je ne trouve rien, car s'il y avait quelque chose je l'aurais eu sans tarder, vu que j'ai imposé à trois personnes l'obligation de me monter la lettre avant tout autre courrier. A cause de la tâche qui leur incombe, es trois là méritent d'être nommé : le premier, c'est l'huissier Mergl, un homme humble et complaisant, mais j'ai pour lui une insurmontable aversion, parce que j'ai observé que lorsque mes espoirs reposent principalement sur lui, ta lettre n'arrive que très rarement. Dans ces cas, l'air involontairement cruel de cet homme me pénètre jusqu'à la moelle. C'est ce qui s'est passé aujourd'hui, j'aurais eu envie de le frapper, ou tout au moins de frapper sa main vide. Et pourtant, il semble prendre part à mes affaires. Je n'ai pas honte d'avouer que plus d'une fois, lors de semblable jours creux, je lui ai demandé si à son avis j'aurais une lettre le lendemain, et toujours il s'en est dit convaincu, en me faisant force courbettes. Un jour – je viens d'y repenser – que j'attendais une lettre de toi avec une certitude insensée, sans doute était-ce encore pendant ce terrible premier mois, il m'a annoncé dans le couloir que la chose était arrivée et qu'il l'avait posée sur ma table. J'y cours, mais une fois là, je ne trouve qu'une carte postale de Max (...) Le deuxième messenger est Wottowa, le chef des expéditions, un petit vieux célibataire, qui a un visage tavelé offrant les nuances de tâche les plus diverses et tout hérissé de poils de barbe ; il est toujours en train de suçoter un Virginia avec des lèvres humides, mais il est surnaturellement beau lorsque, apparaissant dans l'encadrement de la porte, il tire la lettre de sa poche intérieure et me la tend, ce qui, bien entendu, n'est pas à proprement parlé dans ses attributions. Il doit en soupçonner quelque chose, car, lorsqu'il a le temps, il cherche toujours à devancer les autres, sans craindre les quatre étages. D'un autre côté, il est vrai, il m'est pénible de penser que pour pouvoir me l'apporter lui-même, il la cache parfois de l'huissier qui, lui, pourrait de temps en temps me l'apporter plus tôt. Mais voilà, les choses ne vont jamais sans trouble. – mon troisième espoir est Melle Böhm. Celle-là, la remise de la lettre l'a rend positivement heureuse,

comme si en apparence elle venait de quelqu'un d'autre, mais qu'en réalité elle ne nous concernât que tous les deux, elle et moi. S'il advient que la lettre ait été apportée par l'un des deux autres et que je lui dise, elle en pleurerait presque et prend la ferme résolution de guetter mieux le lendemain. Mais la maison est très grande, nous avons plus de deux cents cinquante employés et un autre peut facilement lui prendre la lettre au passage. »

18/11/1912 « Tu m'avais promis une ou deux lettres pour lundi et je n'en ai reçu aucune ; tout désespéré, je me suis mis à tourner de tous côtés dans le bureau, j'ai repoussé cent fois un livre dont je devais lire un passage (sur les décisions du tribunal administratif, si tu veux le savoir), cent fois je l'ai repris en vain ; un ingénieur avec lequel j'étais en conférence au sujet d'une réclamation m'a sûrement pris pour un idiot car je restais là sans penser à rien, sauf au fait que c'était sûrement l'heure du second courrier, qui déjà menaçait de passer, et dans mon trouble, je regardais avec insistance le petit doigt légèrement crochu de cet ingénieur, c'est-à-dire exactement ce que je n'aurais pas dû regarder »

Je pourrais poursuivre longtemps encore les citations car elles sont fort nombreuses. Je m'arrête néanmoins ici car en l'état, cela donne une idée suffisante de l'intérêt de ces textes. On voit déjà ici comment Kafka réussit à faire de sa vie professionnelle un roman et un fil rouge qu'il tisse autour de Félice pour s'en rapprocher.

Michel FORESTIER
www.penserletravailautrement.fr